

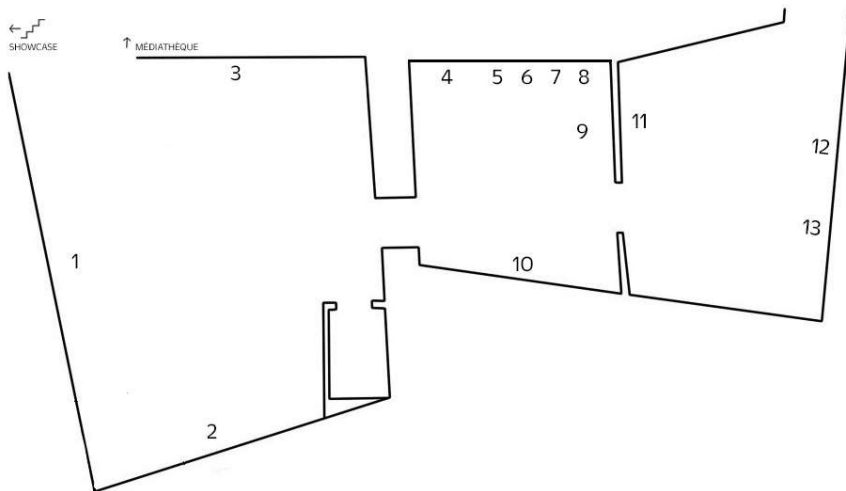
Johanna Perret

du 31 janvier
au 2 mai 2026



JOUR BLANC

Plan des salles



SALLE 1

- 1..... Blanc — 2019**
Huile sur toile, 180x80cm
- 2..... Aravis — 2019**
Huile sur toile, 200x300cm
- 3..... Solubles — 2019**
Huile sur toile, 100x100cm
Série de six tableaux

SALLE 2

- 4..... Enfer — 2025**
Huile sur bois, 30x40cm
- 5..... Môle — 2025**
Huile sur bois, 30x40cm
- 6..... Warens — 2025**
Huile sur bois, 40x30cm
- 7..... Taureau blanc — 2025**
Huile sur bois, 30x40cm
- 8..... Fizz — 2025**
Huile sur bois, 40x30cm
- 9..... Percée — 2025**
Huile sur bois, 40x30cm
- 10.... Ceinture de Vénus — 2025**
Huile sur toile, 60x40cm
Série de trois tableaux

SALLE 3

- 11..... Érèbe — 2025-2026**
Huile sur toile, 60x40cm
- 12..... Hécate — 2021**
Huile sur toile, 200x140cm
- 13..... Sarvàn — 2021**
Huile sur toile, 100x140cm

DANS LA MÉDIATHÈQUE

- Apsû — 2024**
Huile sur toile, 90x130cm
- Dusk — 2025**
Huile sur toile, 60x40cm

SHOWCASE

- Érèbe — 2024**
Huile sur toile, 100x140

Johanna Perret peint la chaîne des Alpes. Les montagnes sont son terrain d'exploration et de création : les hauts sommets majestueux, tout comme les constructions issues de l'industrialisation et du tourisme — traces visibles et irréversibles de la transformation (presque) aboutie de cet écosystème de plus en plus fragile.

Johanna Perret peint à l'huile et adopte une technique en particulier, le glacis, utilisé depuis la Renaissance. C'est ce qui donne à ses tableaux cet aspect estompé, éthéré, si singulier. L'artiste choisit ainsi une pratique qui s'inscrit dans une durée très longue, où chaque couche est appliquée avec une grande légèreté, nécessitant plusieurs jours de séchage et, pour une toile, des dizaines de strates. Un ralentissement du geste qui va à l'encontre de la vitesse productiviste de notre époque.

Cet effet lui permet d'un côté d'expérimenter avec la couleur, passant des profondeurs les plus sombres à des teintes éclaircies et lumineuses. D'autre part, elle peut rendre visible un phénomène atmosphérique propre aux vallées industrialisées, le smog qui monte en altitude. Ainsi, il n'est pas rare de s'émerveiller d'un paysage féérique enveloppé d'une brume iridescente sur des chemins escarpés de haute montagne. Au cœur de cet environnement qu'on perçoit comme intouché et sauvage, ce brouillard qui sublime l'horizon n'est que particules fines et pollution. Les peintures de Johanna Perret semblent alors plus réalistes qu'on ne peut l'imaginer au premier regard. Et le public ne peut qu'être pris par ce double mouvement d'attraction et répulsion.

Peintre de l'entre-deux et de l'ambiguïté, elle mélange des références naturalistes et scientifiques, mais aussi cosmologiques ou littéraires. Loin de fétichiser savoirs et croyances ancestraux, elle relie ces intuitions et connaissances aux notions acquises aujourd'hui. L'artiste se place volontiers au cœur des paradoxes : elle peint la nature du XXI^e siècle, avec des nuances et des couleurs toujours artifi-

cielles, tout en s'inscrivant dans une temporalité vaste — parfois archaïque — à travers ses techniques et ses repères. Les titres de ses œuvres sont souvent choisis en référence à des personnages ou des épisodes mythologiques, de la Grèce ancienne¹ à la Mésopotamie² ou encore à l'imaginaire alpin³. Cela lui permet de remettre l'accent sur des époques où l'humain se montrait plus attentif aux cycles du vivant, où une grande partie de cette relation se faisait par la révérence et le respect et non par la convoitise, le contrôle et la domination.

Par ailleurs, l'idée même de paysage émerge, dans l'histoire de la peinture, d'une volonté de représenter la nature par le prisme de notre regard : tantôt, comme un milieu fantasmé tantôt comme miroir de nos émotions. Cette démarche se traduit, plus récemment, par le désir d'assujettissement qui efface le sauvage et saisit les éléments pour ses besoins et à ses fins. En faisant appel à des personnages mythologiques anciens, l'artiste nous invite à imaginer la montagne comme un environnement habité à nouveau par des forces puissantes et étranges.

Artiste de la brume et du crépuscule, mais aussi de la lumière et de la couleur, Johanna Perret nous présente des images où les sujets se découvrent au gré de leur exposition, tantôt apparaissant, tantôt en train de disparaître...

Tel lors d'un **jour blanc** en altitude, c'est la précarité de la perception et la vulnérabilité de la vision qui conditionnent notre ressenti face à ses peintures : nous demeurons dans une forme d'impossibilité de tout saisir, en suspension entre une figure qui émerge et une autre qui s'éclipse. Et quand elle expérimente l'abstraction, c'est le pigment qui fait corps et qui brouille notre appréhension de la profondeur ou de la perspective.

¹ Comme **Hécate**, déesse de la Lune, de la magie, des carrefours et des limites ; ou encore **Érèbe** divinité primordiale personnifiant les ténèbres.

² Tel **Apsû** Dieu primitif composé d'eau douce.

³ En se référant à l'esprit nocturne, souvent farceur, **Sarvàn** qui habite les granges et les combles. Certains tableaux portent tout simplement le nom des sommets qu'ils reproduisent, même si ces dénominations sont parfois très narratives et évocatrices.

Le parcours dans les salles permet au public de s'immerger dans des ambiances différentes.

Les tableaux imposants de la **PREMIÈRE SALLE** font écho aux épisodes de pollution dans les vallées alpines, celle de l'Avre où l'artiste habite tout particulièrement. Les images qui émergent de cette brume sont tirées de photographies qu'elle a prises lors de ses randonnées et explorations. Les teintes reproduisent ce subtil mélange de brume et de fumées — féerique et toxique à la fois. Un effet optique peut aussi nous surprendre en observant les peintures longtemps, comme si le brouillard se déplaçait sur la surface des toiles.

La série **Solubles** assume plus explicitement le thème de l'empreinte des activités humaines sur l'environnement : les couleurs sont celles des composantes utilisées dans la manufacture du décolletage (très présente en Haute-Savoie) pour façonner les pièces mécaniques. De même, émergeant de cette vapeur nacrée et pastel, nous discernons des paysages industriels. Des paysages très éloignés de tout imaginaire idyllique de montagnes préservées.

Nous plongeons ensuite dans un univers crépusculaire presque fluorescent. Plusieurs sommets sont ici peints dans la lueur du soleil couchant. Encore une fois, Johanna Perret se place au seuil du séduisant et du répulsif, car ces effets chromatiques, bien qu'ils n'aient rien de naturel, magnifient les cimes que nous contemplons. Toujours dans cette **DEUXIÈME SALLE**, la série **Ceinture de Vénus** fait à la fois référence au nom de divulgation d'un phénomène⁴ qui s'observe un peu avant le lever du soleil ou juste après la tombée du jour. Ici l'artiste expérimente avec la couleur et les vibrations qu'elle produit sur notre regard.

Le choix a été fait, pour la **DERNIÈRE SALLE**, de s'éloigner du caractère, peut-être, plus documentaire du travail de Johanna Perret et de se glisser dans une ambiance résolument onirique. C'est l'expérience de la forêt la nuit qui s'offre à

⁴ L'arche anti crépusculaire : une bande de ciel généralement rosée située à l'horizon et particulièrement visible à l'aube et au crépuscule. La couleur rosée qui est donnée à cette parcelle de ciel est due à une rétrodiffusion des ondes par l'atmosphère terrestre lors du lever et du coucher du Soleil.

nous. Une forêt qui se perçoit à fur et à mesure que notre œil s'adapte à la noirceur. C'est l'expérience de la vision troublée et vacillante qui ouvre au plaisir de la découverte et de l'étonnement.

Pour finir (ou commencer), nous retrouvons des œuvres abstraites dans des espaces annexes aux galeries du centre d'art. Dans la MÉDIATHÈQUE, deux tableaux chatoyants proposent une variation sur le thème des éléments — l'un aérien et l'autre aquatique. Dans le SHOWCASE, est présentée une version plus grand format d'**Èrèbe**, une peinture où la profondeur est magnétisme et vertige.

Dans ce corpus, l'artiste explore la lumière encore plus que les couleurs. C'est dans la répétition des gestes, la superposition des couches et des mélanges pigmentés, qu'elle est capturée et rayonne.

Les tableaux de Johanna Perret surgissent ainsi dans une zone réversible où la poésie cède le pas à la raison, où les contes deviennent éléments d'alerte climatique, où les constats se muent en rêves. Somme toute, ce qui réunit le mythe et la science, c'est l'exercice du doute et la recherche de l'étonnement. Par son pinceau, l'artiste laisse entrevoir ces zones où l'ombre est aussi clarté et où le réel s'estompe dans l'imaginaire.

G.T.

Quelques questions à l'artiste

G.T. — Ta peinture est imprégnée de références alpines. Quelle est ta relation à la montagne ?

J.P. — Je suis née dans la vallée du Mont-Blanc, j'y ai grandi et j'y vis toujours. Je suis partie vivre à l'étranger avant de revenir il y a une quinzaine d'années. Pourtant, je ne me destinais pas à peindre la montagne. Même en ayant grandi dans cet environnement, il ne me parlait pas particulièrement et mes premiers sujets s'en éloignaient. J'ai commencé à pratiquer la montagne tardivement, vers 25–30 ans, à travers la randonnée et l'escalade. Les montagnes de chez moi sont très singulières, car profondément exploitées par l'humain.

Vallées industrialisées, hauteurs dédiées au ski... Le territoire est envahi et façonné par l'activité humaine, souvent au détriment de l'environnement. Cette vallée est aujourd'hui la plus polluée de France et les sommets sont ravagés par le tourisme.

Mon rapport à la montagne oscille ainsi entre une profonde fascination pour le sublime des hauteurs alpines, la flore et la faune qu'elles abritent, et un constat plus amer d'une réalité dissimulée derrière une image d'Épinal.

G.T. — **Jour blanc** évoque tant une condition météorologique qu'une sensation. Comment joues-tu avec la perception du public face à tes tableaux ?

J.P. — Le titre **Jour blanc** a été choisi pour ses multiples niveaux de lecture. Un jour blanc désigne, l'hiver en montagne, une situation où la distinction entre le sol et le ciel disparaît : tout devient blanc, sans ligne d'horizon. Le brouillard est si dense que la perception est profondément perturbée ; il faut se déplacer pour deviner et comprendre l'espace qui nous entoure. Cette notion renvoie aussi à une lumière faible qui oblige l'œil à faire un effort pour voir.

C'est ce type de sensation que je cherche à rejouer dans mes peintures, mon travail interroge la perception du réel. Cette même réalité se dévoile par strates successives, on ne peut jamais comprendre ou voir une chose dans son entièreté, en un seul regard.

Dans mes peintures, le spectateur est obligé de découvrir les tableaux en se déplaçant : en s'approchant, en s'éloignant, ou en revenant plusieurs fois pour les observer. Notre regard varie selon notre position, notre temps de présence ou encore selon notre état émotionnel et psychologique. L'accumulation des couches de peinture trouble volontairement la lecture du motif : aucun point de vue unique ne permet d'en saisir la totalité. Comme le réel, l'image ne se livre jamais entièrement en un seul regard.

G.T. — Par ailleurs, les titres de tes œuvres donnent toujours un cadre de référence et ouvrent l'imaginaire. Comment les choisis-tu ?

J.P. — Je choisis mes titres avec beaucoup d'attention. Ce processus peut prendre plusieurs années, et il m'arrive de les modifier longtemps après les avoir terminés si je sens qu'ils ne sont pas suffisamment pertinents. Mon approche diffère selon qu'il s'agit de peintures figuratives ou abstraites.

Pour les œuvres figuratives, j'utilise souvent un élément du paysage représenté, comme le nom d'une montagne, en retirant volontairement les appellations trop précises ou descriptives (Pic ou Mont). Employer un mot simple comme **Percée** ou **Enfer**, permet d'ouvrir un champ d'interprétations bien plus large, convoquant aussi bien la mythologie, la littérature ou l'imaginaire personnel du spectateur, alors même que le titre désigne une réalité géographique concrète.

Pour les œuvres abstraites, je pars plutôt d'une idée ou d'une sensation à l'origine du tableau — par exemple : profondeur, lumière naissante, vibration, résonance, dimension aquatique... À partir de là, je mène des recherches, souvent nourries par les mythes et les légendes qu'ils soient grecs, catholiques, perses, nordiques, alpins ou autres. La mythologie m'intéresse, car elle constitue une tentative ancienne et foisonnante d'interprétation du réel, à travers des récits cosmogoniques et symboliques.

G.T. — Concernant ta manière de peindre, comment es-tu arrivée à cette technique si particulière ?

J.P. — Je peins à l'huile en utilisant la technique du glacis. Je fabrique moi-même la majorité de mes peintures à partir de pigments et de liants. N'ayant pas été formée à la peinture aux Beaux-Arts – j'étais étudiante à une époque où les cours de peintures avaient presque disparu – j'ai donc appris de manière instinctive, par la pratique. J'ai toujours été attirée par l'effacement de la touche, sans revendication théorique particulière.

Les dégradés et l'harmonie des couleurs me fascinent depuis toujours : j'y vois une métaphore de l'évolution du vivant. Un dégradé permet de passer d'une couleur à une autre par une infinité de transitions imperceptibles, sans point de bascule identifiable. De la même manière, notre existence évolue progressivement, d'un état à un autre, sans que nous ayons conscience des micro transformations qui nous traversent. Le vivant (animal ou végétal) se transforme lui aussi par glissements continus, sans rupture visible.

La technique du glacis, apparue à la Renaissance dans la peinture flamande et théorisée par Léonard de Vinci sous le terme de *sfumato*, repose sur l'accumulation de couches extrêmement diluées. Leur superposition permet de modifier subtilement les tonalités et de créer des transitions continues. C'est naturellement que je me suis tournée vers cette technique, que j'ai apprise seule dans mon atelier, à travers une pratique longue et expérimentale.

L'artiste

Johanna Perret a acquis depuis de nombreuses années une technique particulière de peinture issue des pratiques anciennes, celle du glacis. Son travail de la matière picturale remet en question la notion de temps, autant celui de la création que celui de la contemplation. Ses peintures ne se donnent pas au premier coup d'œil. Oscillant entre abstraction et représentation, elles piègent le regard du public et l'invitent à prendre le temps de la découverte du sujet. C'est tout le corps, et non plus seulement l'œil, qui est sollicité ici pour embrasser le sujet représenté qui semble vouloir nous échapper. La transparence brumeuse qui laisse deviner le motif évoque aussi bien le changement climatique actuel que le romantisme noir de la fin du XIXe siècle, ou encore les mythologies dont l'artiste s'inspire.

Entre 2009 et 2013, elle part vivre à Berlin où elle participe à des expositions collectives et personnelles – par exemple à Stattberlin, à Lob Der Unscharfe et à la Galerie Crelle 19. De retour en France, elle obtient des résidences et son travail est exposé dans diverses galeries, musées ou centres d'art – comme à la Lou Carter Gallery et à ALB Gallery (Paris), au Musée Hautetour (Saint-Gervais), à L'Angle (La Roche-sur-Foron), au Point Commun (Annecy), à la Grâce, Centre d'Art de Briançon (avec le FRAC PACA), au 6b (Paris). Récemment, son travail a rejoint le fonds d'art contemporain du Centre d'art Madeleine-Lambert (Vénissieux). Il est aussi accessible au public dans plusieurs artothèques.

Afin de lutter contre les inégalités d'accès à l'art, en 2020, elle crée RELIEF, un *artist-run-space* à Cluses (Haute-Savoie).

johanna-perret.com

projetrelief.com

Entretien avec l'artiste par Radio Royans
en podcast sur notre site web

L'équipe pour l'exposition :

Giulia Turati..... curatrice, directrice du centre d'art
Jonathan Ferrara, Amélie Delaigue..... médiateur·ice·s culturel·le·s
Séverine Gorlier..... régisseuse de l'exposition

Bureau de l'association :

Marie-Françoise Riboulet..... présidente
Dominique Delattre.....secrétaire
Marc Remise.....trésorier

Médiathèque intercommunale, la Halle :

Cédric Achard..... responsable de la médiathèque
Fabienne Alexandre, Delphine Choulet..... bibliothécaires



**Visitez l'expo en musique...
écoutez la playlist de Johanna Perret
comme si vous étiez dans son atelier.**

Romanian Folk Dances, Sz 56: III. Pe-loc — Andante

Dom La Nena et Rosemary Standley, Sur la place

Dom La Nena et Rosemary Standley, Birds on a Wire

Aphex Twin, Film

Erik Satie, Gymnopédie

Philip Glass, Kronos Quartet



À podcaster ici

& aussi, à lire

Jun'ichirō Tanizaki, Éloge de l'ombre



38680

centre d'art contemporain
de Pont-en-Royans

place de la Halle
Pont-en-Royans

contacts

04 76 36 05 26

bonjour@
www.
facebook
instagram

lahalle-pontenroyans.org
lahalle-pontenroyans.org
lahallecentredart
lahallecentredart

infos pratiques

mardi et vendredi

16 h – 19 h

mercredi et samedi

9 h – 12 h & 14 h – 18 h

&

sur rendez-vous

Fermé les jours fériés

entrée libre

groupes

réservation par téléphone

ou par mail à

publics@

lahalle-pontenroyans.org

**accès aux personnes
à mobilité réduite**

un stationnement

réservé est aménagé

à côté de l'ascenseur.

image © Johanna Perret, *Soluble blanc*

conception graphique Thomas Rochon

La Halle est membre d'AC/RA, art contemporain
en Auvergne-Rhône-Alpes, (www.ac-ra.eu)

et des réseau Adele (www.adele-lyon.fr) et **BLA !**

association nationale des professionnel·le·s
de la médiation en art contemporain.

Toutenvert est partenaire de l'exposition.